

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 40

2013

DOI: 10.11588/fr.2013.0.40970

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

BENOIST COULIOU

L'IDÉE DE GUERRE COURTE DANS LA PENSÉE MILITAIRE FRANÇAISE

En Europe et particulièrement en France, jusqu'en 1914, prévaut l'idée que la prochaine guerre sera de courte durée. L'histoire de cette illusion semble écrite, du moins dans ses grandes lignes, dès les années 1920. Le commandant Bouvard se charge de tirer les enseignements militaires du conflit qui vient de s'achever et lance un avertissement très clair: »Après la rude leçon de la période laborieuse et sévère que nous venons de vivre«, rien ne doit »autoriser le retour à l'ignorance générale d'avant-guerre«¹. Les erreurs commises dans l'évaluation de la durée du conflit sont à ses yeux le symbole même de cette ignorance. Beaucoup croyaient en une fin rapide de la guerre pour des raisons qui s'étaient imposées avec la force de l'évidence. Signe du retour en force des principes napoléoniens dans la pensée et l'enseignement militaire, l'issue du conflit devait dépendre d'une ou deux batailles décisives, qui seraient livrées dès la concentration des armées terminée, soit une quinzaine de jours. La puissance inédite des armes à feu, la supériorité largement acceptée de l'offensive sur la défensive rendraient impossible toute prolongation des hostilités, de même que les contraintes économiques et financières. Ces arguments se combinaient pour affirmer le caractère tout simplement inimaginable d'une guerre longue. Ainsi, dès les armes posées, les origines de cette croyance semblent bien établies.

Mais en histoire, il en va de certains objets comme de ces formations de l'inconscient identifiées par Sigmund Freud sous le nom de »souvenirs-écrans«². La représentation d'une guerre appelée avant 1914 à être de courte durée pourrait, par métaphore, être qualifiée d'»objet-écran«. En ce sens que l'étude d'une telle représentation trouve toute sa justification – ainsi que son principal intérêt – dans ce qu'elle masque, d'où l'idée de se consacrer à l'étude d'un sujet en apparence déjà bien connu. Car, comme nous allons essayer de le montrer, cette idée de guerre courte est bien plus qu'une erreur ou une simple croyance: elle est un mythe, au sens que Roland Barthes donnait à ce terme, un mythe qui nous révèle des éléments cruciaux pour comprendre l'imaginaire des hommes qui se sont efforcés de dessiner, avant 1914, les contours du conflit à venir.

Temporalité de la guerre future. Réflexions et débats

Certes, avant 1914, l'idée de guerre courte s'est imposée bien au-delà du cercle des penseurs militaires. La littérature d'anticipation notamment, marquée par le succès des œuvres du commandant Driant (sous le pseudonyme de Danrit), a contribué à enraciner l'idée d'un conflit de courte durée. À partir du début des années 1890, Driant publie de très nombreux ouvrages, très populaires, qui dressent un tableau de ce qu'il appelle la »Guerre de demain«. Son style, aisé-

1 Henri BOUVARD, *Les leçons militaires de la guerre*, Paris 1920, p. 1.

2 Roland CHEMAMA, Bernard VANDERMERSCH, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris 2002, p. 401–402. Le souvenir-écran apparaît lorsque l'expérience vécue qu'un sujet souhaite se remémorer se heurte à une résistance, mais trouve à se représenter à l'appui d'un vécu plus banal, certes lié à l'élément rejeté, mais par déplacement ou simple substitution.

ment reconnaissable, se nourrit à la fois du modèle de récit d'aventures développé par Jules Verne, de l'actualité, et de sa passion pour la technique. En termes de durée, ce qui frappe, c'est que les conflits qu'il décrit ne dépassent pas quelques semaines, voire quelques mois. La résistance développée par les unités françaises de la «Guerre des forteresses» face à l'attaque surprise des Allemands permet au reste des troupes de se mobiliser dans de bonnes conditions pour livrer la bataille décisive. »La Guerre en rase campagne« qu'il décrit ensuite est aussi de courte durée. En 1912, Danrit pousse à l'extrême cette logique du temps court, dans »Alerte!³. Le livre s'ouvre à Nancy, par le mariage entre le fils d'un général et la fille d'un noble danois exilé après la défaite face à la Prusse. La guerre menace entre la France et l'Allemagne, du fait des tensions au Maroc. La référence aux événements d'Agadir est ici explicite. La deuxième fille du comte Valborg n'épousera que celui qui saura se montrer héroïque dans la guerre à venir contre l'Allemagne, ce qui cause souci à son principal prétendant, jeune ingénieur et simple officier de réserve, Paul Vigy. Il va donc mener une action invraisemblable pour détruire sur le sol allemand un pont, afin d'empêcher l'attaque brusquée que ne peuvent manquer de mener les troupes ennemies. Finalement, le coup réussit. Pour fuir le territoire allemand, Vigy arrête un véhicule dans lequel il trouve le comte Valborg, père de sa promise, qui lui apprend que la guerre n'a finalement pas été déclarée. Car la Russie, contrairement à ce qu'escomptait l'Allemagne a menacé d'intervenir militairement aux côtés des Français. La guerre est ici tellement courte qu'elle n'a pas lieu.

En dehors de la littérature d'anticipation, de nombreuses prophéties circulent avant 1914, qui dessinent elles aussi un possible dénouement de la guerre future. Elles ont pu aussi participer à l'enracinement de la croyance en une guerre courte, notamment parce qu'elles renforçaient le tropisme de la bataille décisive. Ainsi, on peut citer la prophétie de »la bataille du champ des bouleaux«⁴, qui s'appuie sur une prophétie plus ancienne, dite de Strasbourg, qui annonçait la destruction de l'Empire d'Allemagne une génération et demie après sa fondation, lors d'une gigantesque bataille située en Westphalie. Par nature, les prophéties n'offrent jamais de cadres spatiaux et temporels précis, ce qui explique à la fois leur capacité à durer, à se renouveler et à séduire. L'important, c'est de remarquer que la plupart de celles qui sont utilisées, avant 1914 et durant le conflit⁵, trouvent toujours leur issue dans une bataille décisive.

Mais c'est surtout chez ceux qui étaient chargés de préparer la guerre future, dans le groupe des officiers de l'armée, qui participaient aux débats tactiques et stratégiques, que s'est développée cette croyance en une guerre courte. Pourtant, au sein de cette »armée pensante« (la formule est du général Bonnal), rares sont les auteurs qui, avant 1914, se sont vraiment penchés sur la durée de la guerre future, en dehors du capitaine Sorb et du commandant Mordacq. Leur opposition témoigne, si besoin était, de la force des débats qui animent la pensée militaire française avant 1914⁶. On peut d'abord remarquer que de ses débuts, en 1907, jusqu'à l'été 1914, la Revue militaire générale, qui accueille leur controverse, a publié 320 articles environ. Au sein de cet ensemble, seuls les trois textes écrits par Sorb et Mordacq⁷ traitent directement de la durée de la guerre future, soit moins de 1 %, loin, très loin des réflexions sur la manœuvre ou l'offen-

3 Capitaine DANRIT, *Alerte!*, Paris 1912.

4 Commandant DE CIVRIEUX, *La fin de l'empire d'Allemagne. La bataille du »Champ des bouleaux«*, Paris 1912. Sur ce sujet des prophéties, Jean-Yves LE NAOUR, *Nostradamus s'en va-t-en guerre. 1914–1918*, Paris 2008 (Littératures).

5 YVES DE LA BRIÈRE, *Le destin de l'Empire allemand et les oracles prophétiques. Essai de critique historique*, Paris 1916.

6 Michel GOYA, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914–1918)*, Paris 2004; Dimitry QUELOZ, *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française (1871–1914)*, Paris 2009.

7 Henri MORDACQ, *La durée de la prochaine guerre*, dans: *Revue militaire générale* 58 (1911), p. 385–412; Capitaine SORB, *Considérations sur le caractère et la durée d'une guerre franco-allemande*,

sive pour ne citer que ces deux exemples. Premier constat donc: cette idée si largement partagée d'une guerre de courte durée n'a pas fait l'objet d'études vraiment poussées de la part des militaires français. Sans doute, comme l'écrit Mordacq, parce que cette question est très délicate à résoudre. D'où le peu d'empressement des militaires à s'en saisir, alors que, comme il le pressent, »de l'opinion qu'un gouvernement peut s'en faire, découlent une foule de mesures à prendre d'ordre pratique, d'ordre purement matériel, pour lesquelles on ne saurait attendre le dernier moment«⁸.

Pour faire simple, la controverse Sorb-Mordacq tourne essentiellement autour de la dimension décisive des premières rencontres. Sorb cite beaucoup le capitaine Gilbert, dont les écrits poursuivaient un but: montrer que Napoléon est »demeuré le Maître, que ses leçons n'ont point vieilli«. Car »l'art militaire a pris au début du siècle, dans la société moderne en éclosion, une forme qu'il conservera aussi longtemps que durera l'évolution sociale et politique à laquelle il contribue«⁹. Comme tous les défenseurs de l'art napoléonien au sein de la pensée militaire française de la fin du XIX^e siècle, Gilbert tire de son étude des campagnes révolutionnaires les principes suivants: la guerre a pour but l'anéantissement de l'adversaire. Pour l'atteindre, il faut obtenir la supériorité numérique sur un point décisif du front. D'où la nécessité d'appliquer ces deux principes: union des forces dans l'espace, union des forces dans le temps, afin d'engager dans les meilleures conditions »la bataille générale, décisive, napoléonienne, que Clausewitz nous propose dès le début comme l'argument suprême de la guerre«. »Cette bataille, Clausewitz nous y pousse par la voie la plus directe, sans hésitations, sans finesses, sans manœuvres. Nous sommes prêts, le temps ne nous doit plus rien¹⁰.« Sorb s'appuie sur la pensée de Gilbert pour dénoncer les conclusions que l'analyse des campagnes contemporaines, dont principalement la Guerre des Boers (1899–1902), avait fait naître chez certains penseurs militaires, comme le général de Négrier¹¹. Pour Sorb, contrairement à ce qu'affirme de Négrier, il est faux de penser que les luttes continentales se poursuivront avec une lenteur inconnue jusqu'à ce jour. Les deux armées ne se retrouveront pas coincées, à se contenir mutuellement sur un front immense. La guerre ne se poursuivra pas indéfiniment, jusqu'au moment où l'un des adversaires ne parviendra plus à se procurer les ressources nécessaires en soldats, en vivres et en argent. Car à ses yeux, le sort de la guerre européenne se réglera, peu de jours après les hostilités, par une formidable bataille mettant aux prises toutes les forces organisées des deux nations. Il conclut de manière imagée: »On pourrait comparer, jusqu'à un certain point, cette formidable action qui marquera le début de la guerre aux courses de vitesse dans lesquelles les coureurs dépensent un effort intense en un temps très court, alors que les guerres passées nous ont fait assister à des courses de fond¹².« Ce tropisme de la rencontre décisive est partagée par l'ensemble des écrivains qui participent au retour en force du modèle napoléonien dans la pensée militaire française d'avant 1914. Comme le commandant Driant, qui écrivait en 1906: »Vous, Français [...] voyez-là donc en imagination la journée décisive, celle qui décidera du sort de la France: elle aura lieu dès le si-

dans: *Revue militaire générale* 8 (1907), p. 113–152; *id.*, *La conduite et la durée de la guerre*, dans: *Revue militaire générale* 80 (1913), p. 145–179.

8 MORDACQ, *La durée de la prochaine guerre* (voir n. 7), p. 385–387.

9 Georges GILBERT, *Essais de critique militaire*, Paris 1890, p. V.

10 *Ibid.*, p. 18.

11 De manière anonyme, de Négrier avait publié ses analyses sur les enseignements à tirer de la guerre des Boers dans la »*Revue des deux mondes*«: Oscar DE NÉGRIER, *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine*, dans: *Revue des deux mondes* (15 juin 1902), p. 721–765; *id.*, *L'évolution actuelle de la tactique. Première partie*, dans: *Revue des deux mondes* (15 février 1904), p. 854–885; *id.*, *L'évolution actuelle de la tactique. Deuxième partie*, *ibid.* (1^{er} mars 1904), p. 110–129.

12 SORB, *La conduite et la durée* (voir n. 7), p. 154.

xième ou septième jour de la mobilisation¹³. « Ou encore le général Bonnal qui prédit pour sa part une guerre réglée en moins d'un mois¹⁴.

C'est précisément contre cette idée de bataille décisive que se dresse le futur général Mordacq. D'après lui, cette dernière sera d'une nature totalement inédite. Mais une évidence s'impose: le sort de la prochaine guerre ne sera pas intimement lié à celui de la première bataille. Aucune des deux armées ne sera anéantie à la suite de leur rencontre initiale. Car les chemins de fer permettront de drainer rapidement les ressources nécessaires pour réapprovisionner en hommes et en matériel l'armée vaincue, qui se reconstituera à l'arrière. En faisant appel au patriotisme économique, chaque pays aura largement les moyens de soutenir la guerre «quelques mois». Il est intéressant de noter qu'il a gagné durant le conflit le surnom de «prophète de la guerre longue». Mais quelle sera cette longue durée qu'il annonce? D'après Mordacq, la guerre future pourrait se prolonger aussi longtemps que certaines guerres du passé et durer près d'une année. Mais au bout de quelques mois, il y aura un tel arrêt dans la vie économique, industrielle, agricole et commerciale, qu'un moment critique sera atteint au bout de quatre ou cinq mois, grand maximum: »La victoire finale reviendra certainement au peuple le plus tenace, à celui qui aura supporté, avec le plus d'énergie et surtout le plus longtemps, les épreuves de tous genres qu'entraînera, à sa suite, la guerre du XX^e siècle¹⁵.« Et même Sorb, en parfaite contradiction avec tout ce qu'il avait pu avancer dans ses écrits, y va en fin de compte de son couplet sur la ténacité:

»Il convient (donc) de tout préparer comme si la guerre devait être terminée au bout d'un mois [...]. Mais il ne faut pas désespérer en cas d'insuccès, et nous devons préparer le peuple à cette idée qu'il pourra, le cas échéant, être obligé de supporter une guerre de longue durée [...]. C'est pourquoi nous devons en imposer à nos ennemis comme à nos amis par notre ténacité¹⁶.«

Quelles que soient leurs différences d'appréciation, Sorb comme Mordacq nous donnent en tout cas une idée assez précise de ce que pouvait être la perception d'une guerre longue avant 1914. Leur débat donne donc raison à François Cailleteau, lorsqu'il écrit qu'en France, la guerre de 1914–1918 a été préparée, mais mal pensée¹⁷.

La guerre courte, plus qu'une illusion: un mythe

Une guerre mal-pensée, notamment pour ce qui concerne sa durée future, car comme on le voit, la réflexion est comme canalisée entre deux bornes, qui l'orientent inmanquablement vers le court terme: la recherche de la bataille décisive, et la croyance que des raisons extérieures aux considérations purement militaires (comme la situation économique) viendront en définitive mettre fin aux combats. Pour rendre pleinement compte de cette focalisation sur le court terme, il faut recourir à un concept élargi, comme par exemple celui de représentation, dont on sait tout ce qu'il a pu apporter au champ de l'histoire culturelle. Les travaux de Pierre Laborie l'ont bien montré: à ses fonctions classiques de connaissance et de communication, la représentation ajoute un rôle identitaire, qui implique une orientation des comportements et des pratiques¹⁸. Son utilisation permet donc de penser la guerre courte comme une réponse socialement élaborée

13 Commandant DRIANT, *Vers un nouveau Sedan*, Paris 1906, p. 154.

14 Henri BONNAL, *Questions militaires d'actualité. Première série*, Paris 1906, p. 47–48.

15 MORDACQ, *La durée de la prochaine guerre* (voir n. 7), p. 410.

16 SORB, *La conduite et la durée* (voir n. 7), p. 178–179.

17 François CAILLETEAU, *Gagner la Grande Guerre*, Paris 2008.

18 Voir notamment Pierre LABORIE, *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*, Paris 2001.

rée aux différents enjeux inhérents à la guerre future, telle qu'elle pouvait s'annoncer avant 1914¹⁹. Mais dans cette acception, la représentation n'est alors pas très éloignée du «mythe» au sens où l'entendait Roland Barthes. Il nous a laissé une méthodologie complète (et complexe) de l'étude des mythes contemporains²⁰, qui nous permet d'approfondir l'analyse en terme de représentation. Pour lui, le mythe est à la fois une parole et un système de communication. À ce titre, tout peut être mythe, puisqu'il ne se définit pas par l'objet de son message, mais par la façon dont il est proféré. Il faut donc l'appréhender comme un système sémiologique, dans l'articulation du signifiant, du signifié et d'une signification. Mais dans le mythe, contrairement à ce qui se joue habituellement dans la langue, le signifiant et le signifié ne sont pas liés par le signe²¹, d'où émerge ordinairement le sens, mais par la signification, dans la mesure où les phrases du mythe sont toujours là pour signifier autre chose, un sens premier, qui remplit l'ensemble des éléments du système sémiologique du mythe (signifiant et signifié), et dont le déchiffrement doit constituer le but de celui que Barthes appelle le «lecteur du mythe». Si la guerre courte est, comme nous le pensons, un mythe (et c'est là qu'elle prendrait vraiment sa dimension d'objet-écran, évoquée plus haut), quelle en est la signification, quel est donc ce sens autre qu'elle véhicule et qu'il nous faut essayer de déchiffrer ?

Le mythe est d'autant plus présent qu'on ne le voit pas. L'analyse du contenu des principaux titres de presse durant le mois d'août 1914 («Le Petit Journal», «Le Petit Parisien», «Le Matin») ne révèle d'ailleurs que très peu de mentions de la durée de la guerre qui vient de débiter. Il en va de même des témoignages combattants sur la même période. L'espoir d'un retour prochain s'exprime à l'occasion, mais là aussi, on ne trouve presque pas de développement sur l'horizon de la fin des combats. Bien évidemment, il existe des éléments objectifs pour expliquer ce relatif silence. Les soldats, pris dans le mouvement de la concentration des troupes et des premiers combats, n'ont que peu de temps à consacrer à l'analyse de ce qu'ils sont en train de vivre. Cela viendra plus tard, une fois le front stabilisé. Quant à la presse, elle est encore, en ces premiers jours du conflit, à la recherche de ce qu'on pourrait appeler son «espace de parole», prise entre son désir de continuer à informer et le cadre de censure et d'autocensure, qui s'impose dès la déclaration de guerre²². Mais on peut aussi interpréter ce relatif silence sous un autre angle. Si le mythe de la guerre courte s'est imposé dans l'opinion avec autant de force, l'un des signes de cette inscription réside précisément dans l'absence d'interrogations sur la durée du conflit: puisque son terme ne peut venir que rapidement, ce n'est donc pas la peine d'évoquer le sujet.

Revenons sur la question du sens. Dans la perspective sémiologique proposée par Barthes, la phrase «La guerre sera courte» est le signifiant. Le signifié qui lui est attaché est pour sa part multiple. Il renvoie par exemple à l'espoir des soldats mobilisés, partagé par leur entourage, de vite rentrer chez eux. Bien entendu, ce signifié véhicule aussi la certitude de nombreux officiers que la guerre trouvera son terme à l'issue d'une ou deux batailles décisives. Ce signifié répond encore aux analyses de nombreux économistes, pour qui la guerre ne saurait durer plusieurs années, sous peine de voir l'économie mondiale s'effondrer. Mais il témoigne encore d'éléments moins explicites, comme cette certitude exprimée par de nombreux auteurs de voir une révolution éclater en cas de prolongation des hostilités. C'est d'ailleurs l'un des *topoi* de la littérature

19 Nicolas DODIER, Agir dans plusieurs mondes, dans: Critique 529–530 (1991), p. 427–458; Denise JODELET, Représentation sociale. Phénomènes, concept et théorie, dans: Serge MOSCOVICI (dir.), Psychologie sociale, Paris 1997, p. 357–378.

20 Roland BARTHES, Mythologies suivi de Le Mythe aujourd'hui, Œuvres complètes, Paris 1993, p. 561–725.

21 Par exemple, si le bouquet de roses est pris comme signifiant, la passion est le signifié. Dans la formule bouquet de roses = passion, «=» représente le signe.

22 Fabrice PAPPOLA, Le «bourrage de crâne» dans la Grande Guerre. Approche socio-culturelle des rapports des soldats français à l'information, thèse de doctorat d'histoire, 3 vol., université Toulouse-II-Le Mirail 2007.

d'anticipation de la guerre future. On devine ici le poids du souvenir de la défaite de 1870 et de la Commune, qui hante l'époque. Dès 1893, le général Morel invitait ainsi à rejeter toute stratégie défensive, qui pourrait impliquer, au moins dans un premier temps, d'abandonner une partie du territoire national à l'ennemi: »L'année terrible, présente à la mémoire de tous, ne nous dit-elle pas ce que peut être l'avenir²³?« En 1909, parmi la foule de raisons que convoque le capitaine Serrigny pour expliquer pourquoi la guerre future ne saurait se prolonger, on trouve en bonne place les risques de troubles sociaux majeurs, en lien avec les »foules de chômeurs« que la désorganisation de l'économie ne va pas manquer d'entraîner²⁴. Pour Driant, la menace révolutionnaire risque d'ailleurs de se manifester dès la mobilisation, qui ne peut manquer d'être gravement perturbée par une révolution appelée à triompher dans tout le pays²⁵. Bien évidemment, on ne peut s'empêcher de penser ici au fameux »Carnet B«²⁶.

On peut remarquer comment chacune des formes du signifié nourrit d'ailleurs les autres. Le signifiant »guerre courte« permet à la fois de les lier et de les rationaliser, et d'installer la signification profonde du mythe qui réside, comme nous allons le voir, dans la volonté des militaires de montrer qu'à une époque où le progrès technique a bouleversé en profondeur le champ de batailles, ils occupent encore une place centrale, non seulement dans le combat, mais plus largement dans la société.

En dehors de Mordacq, on sait bien que d'autres voix ont tenté de se faire entendre pour expliquer que la guerre future serait, au contraire, longue. Jean Jaurès et le groupe d'officiers qui le conseillent pour la rédaction de »L'Armée nouvelle«²⁷ préconisent une stratégie dans un premier temps défensive, le temps pour l'armée de réservistes qu'ils soutiennent d'entrer en action. Mais on sait que leurs nombreux détracteurs leur répondent que le pays ne pourra supporter moralement toute forme d'abandon, même partiel et temporaire, du territoire, et que, de toute façon, la guerre ne pourra être remportée que par les troupes d'active, qui, elles, n'auront besoin que de quelques jours pour entrer en ligne. Pour le financier russe d'origine polonaise Jean de Bloch, c'est l'évolution technique elle-même qui fait que la guerre future ne pourra, si elle éclate, qu'être longue et sanglante. En effet, les progrès de l'armement vont rendre les attaques trop meurtrières, d'où l'obligation pour le commandement d'»adopter une tactique qui évitera les combats par trop meurtriers mais par la même fera traîner la guerre en longueur«²⁸. Dans le conflit qu'il imagine, »les plaines deviendront des forteresses imprenables, grâce aux outils, aux réseaux de fil de fer et au grand nombre de troupes spéciales du génie«²⁹. On trouve là un tableau très proche de celui peint par Émile Mayer dans son fameux article de la »Revue militaire suisse« de 1902. Fort des enseignements de la Guerre du Transvaal, dans la lignée des analyses du général de Négrier, Mayer prédit l'immobilisation du front et l'enterrement dans les tranchées de millions d'hommes. Il annonce: »À partir de ce moment, il n'y a pour ainsi dire pas de raison que la lutte finisse³⁰.« De Bloch veut voir dans cette supériorité apportée à la défensive par le progrès technique l'élément décisif de son dessein pacifiste: »On comprend bien que si la connaissance de l'avantage formidable que donnent ces nouveaux fusils et les tranchées aux dé-

23 Général MOREL, *Stratégie et mobilisation. La guerre de demain*, Paris 1893, p. 16.

24 Bernard SERRIGNY, *Les Conséquences économiques et sociales de la prochaine guerre*, Paris 1909, p. 31–32.

25 DRIANT, *Vers un nouveau* (voir n. 13), p. 154.

26 Jean-Jacques BECKER, *Le Carnet B. Les pouvoirs publics et l'antimilitarisme avant la guerre de 1914*, Paris 1973.

27 Jean JAURÈS, *L'Armée nouvelle*, Paris 1911.

28 Jean DE BLOCH, *La guerre future. Que sera-t-elle?*, Paris 1900, p. 7.

29 *Ibid.*, p. 20.

30 Émile MANCEAU (pseudonyme d'Émile MAYER), *Quelques idées françaises sur la guerre de l'avenir*, dans: *Revue militaire suisse* (mai 1902), p. 396–409.

fenseurs se répand, la guerre devient impossible³¹. « Cette idée d'une guerre devenue impossible se retrouve chez Norman Angell. Mais pour ce dernier, c'est l'évolution économique qui rend caduque l'idée même de conflit. Car d'après lui, » nous avons dépassé le degré de développement où un groupe civilisé pourrait encore bénéficier de la conquête militaire d'un autre groupe«³². Pour Angell comme pour de Bloch d'ailleurs, l'intégration aux circuits d'échanges mondiaux des puissances européennes est devenue telle qu'il serait une folie de les interrompre pour faire la guerre, cette interruption ne pouvant conduire qu'à l'épuisement des ressources, à la disette et donc aux révolutions. Mais lorsqu'ils dénoncent ainsi ce qu'ils nomment les »chimères« de leur époque, de Bloch comme Angell ne sont pas eux-mêmes exempts d'illusions. Fortement influencé par le libéralisme économique, Angell se révèle ainsi incapable d'imaginer l'intervention croissante des États dans les économies de guerre. Pour lui, si la guerre éclatait malgré tout, elle serait forcément courte. De Bloch et Mayer ont beau prophétisé l'impossibilité d'un conflit de courte durée, ils en arrivent, sur les mêmes bases qu'Angell, à la certitude qu'une éventuelle guerre ne pourra dépasser un an, car, pour la plupart des pays, le crédit disponible ne permettra pas de couvrir le coût de la guerre sur une période plus longue.

C'est pourquoi leurs analyses ont pu être reprises par tous ceux qui prédisaient au contraire un conflit de très courte durée. Ainsi le général Alfred von Schlieffen, l'auteur du fameux plan allemand, publié en janvier 1909 trois articles, traduits en français dès le mois d'avril. On y trouve l'idée que lors du prochain conflit, les premières batailles ne pourront qu'être décisives, puisque les guerres longues » sont devenues impossibles, à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue de l'industrie, où il est indispensable qu'une rapide décision remette en mouvement les rouages arrêtés. Il n'est pas possible de faire de la stratégie d'épuisement, quand l'entretien de millions d'hommes entraîne des milliards de dépenses«³³. Comme l'écrit avec raison le lieutenant-colonel Thomasson dans une analyse du texte de Schlieffen: » Les théoriciens allemands sentent si bien que le dogme de la bataille destructive n'est pas intangible qu'ils se rabattent sur celui de la guerre courte, pour des raisons qui ne sont plus d'ordre militaire«³⁴. Pour l'historien Stig Förster, il faut comprendre que, par dessus tout, Schlieffen souhaitait éviter une guerre d'usure, persuadé que l'Allemagne serait battue dans ce cas. Son plan est donc une stratégie hautement risquée, mais que son créateur, très conservateur, percevait comme le seul moyen d'empêcher les catastrophes économiques, politiques et sociales attachées à une guerre longue. C'est pour ça que Schlieffen ne s'est jamais préoccupé d'envisager l'organisation d'une guerre d'usure: la guerre devait être courte, ou tout était perdu³⁵.

Barthes fait remarquer que si la signification du mythe nous échappe, c'est parce qu'il est d'abord une valeur, et qu'il n'a de ce fait pas la vérité pour sanction. Ainsi, l'une de ses forces principales réside dans sa récurrence; il se nourrit des attaques de ses contradicteurs: plus on veut le réduire au silence, plus il devient parlant. Car le mythe est une parole définie plus par son intention que par sa lettre. C'est d'ailleurs ce qui permet au lecteur de » consommer« ce mythe innocemment, car il ne voit pas en lui un système sémiologique, mais un système inductif. Le critiquer constitue en fait une impasse, à laquelle certains, dont Mayer ou de Bloch, se sont heurtés avant la guerre. On insiste souvent sur la position périphérique occupée par ses

31 DE BLOCH, *La guerre future* (voir n. 28), p. 9.

32 Norman ANGELL, *La Grande Illusion*, Paris 1911, p. 311.

33 Alfred VON SCHLIEFFEN, *Opinions allemandes. La guerre actuelle*, dans: *Revue militaire générale* (avril 1909), p. 361-376, p. 370.

34 Lieutenant-colonel THOMASSON, *La Théorie de la bataille décisive et de la guerre courte*, dans: *Journal des débats* (3 août 1912), p. 1.

35 Stig FÖRSTER, *Dreams and Nightmare. German Military Leadership and the Images of Future Warfare, 1871-1914*, dans: Manfred Franz BOEMEKE, Roger CHICKERING, Stig FÖRSTER (dir.), *Anticipating Total War. The German and American Experiences, 1871-1914*, Cambridge 1999, p. 343-376, p. 360.

hommes, pour expliquer pourquoi leurs idées ont le plus souvent été réduites au silence. Mais on voit bien ici qu'elles étaient connues, reprises, et on découvre même comment elles sont paradoxalement venues nourrir le mythe de la guerre courte.

Aux origines du mythe

Au final, et notamment pour la France, d'où vient cette concentration sur le court terme, qui semble avoir interdit toute pensée d'une guerre longue, alors qu'on aurait très bien pu envisager, sur des bases objectives, de construire des stratégies inscrites dans la durée ?

Il apparaît que la question fondamentale à laquelle répond le mythe de la guerre courte, c'est celle de l'identité militaire au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Car ce qui est frappant, c'est de voir comment les nombreux militaires qui ont tenté de décrire les combats à venir, associent toujours à leurs analyses une forme de portrait de groupe, qui leur permet de signer leur place dans leur époque. C'est pourquoi ils s'inscrivent le plus souvent avec force contre les analyses de de Bloch, de Mayer, ou encore celles du romancier H. G. Wells, qui écrivait, dans ses »Anticipations« :

»Jadis, la guerre eut un caractère entièrement différent de celui qu'elle aura avec l'attirail de l'avenir. Elle fut théâtrale, dramatique, émotionnelle et restreinte; dans l'avenir, elle ne sera plus rien de tout cela. Jadis, elle était faite de combats et d'héroïsmes; les batailles et les campagnes dépendaient d'un grand capitaine [...] Dans l'avenir, la guerre sera une question de préparation, de longues années de prévoyance et d'imagination disciplinée; il n'y aura pas de victoire décisive, mais un conflit disséminé, répandu partout; de moins en moins elle dépendra de chefs autocratiques et d'émotions entraînantes, et de plus en plus de l'intelligence et des qualités personnelles d'un grand nombre d'experts³⁶.«

Pour ces officiers qui s'efforçaient de dessiner les contours de la guerre future, il était difficilement supportable d'envisager que le progrès technique allait les faire passer sous la domination d'experts techniques, et il était encore plus difficile d'accepter que leur conception de l'action allait conduire à l'immobilité des fronts, donc à une impasse. Souvenons-nous de la phrase d'Émile Mayer: »À partir de ce moment, il n'y a pour ainsi dire pas de raison pour que la lutte finisse.« Cette dernière est très lourde de sens: que serait une guerre où les hommes du métier ne sauraient obtenir la victoire, où leur volonté ne saurait forcer la décision, où la puissance des armes à feu les empêcherait de percer le front ennemi ? Une guerre où, comme l'écrit Mayer, seule des »circonstances extérieures« pourraient mettre fin au conflit ? Si les militaires se sont à ce point inscrits dans le mythe de la guerre courte, appelée à se régler en une ou deux batailles décisives, c'est qu'il en allait de leur identité même: comment penser une guerre de longue durée, qui impliquait – entre autres – de concevoir que le progrès technique avait pris le dessus sur la volonté humaine ?

Encore une fois, revenons vers Barthes lorsqu'il avance que, dans le mythe, les faits sont le plus souvent établis au prix d'une transformation de l'histoire en nature. Relisons les textes écrits par Alléhaut, Gamelin, Montaigne sur les »principes« ou encore la »philosophie« de la guerre, ou encore les longs et très influents développements de Foch sur la force de la »volonté«³⁷. On y trouvera la confirmation que: »Les mythes ne sont rien d'autre que cette sollicita-

36 Herbert George WELLS, *Anticipations. De l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, Paris 1904, p. 198–199.

37 Capitaine ALLÉHAUT, *L'infanterie française en face de l'artillerie allemande*, Paris 1909; Lieutenant-colonel FOCH, *Des principes de la guerre. Conférences faites à l'École supérieure de guerre*, Paris 1903; Capitaine GAMELIN, *Étude philosophique sur l'art de la guerre. Essai d'une synthèse*, Paris 1906.

tion incessante, infatigable, cette exigence insidieuse et inflexible, qui veut que tous les hommes se reconnaissent dans cette image éternelle et pourtant datée qu'on a construite d'eux un jour comme si ce dût être pour tous les temps³⁸. « Le mythe se reconnaît d'ailleurs à l'usage massif de la tautologie, à laquelle ces militaires ont très souvent recours, à travers des formules aussi creuses que »la guerre reste toujours la guerre«, mais dont la répétition ancre cette représentation d'un monde qui ne change pas, et qui ne doit surtout pas changer.

Conclusion

On peut dire que ces hommes pensaient au fond devoir répondre à une triple mission. La première, comme on l'a vu, est celle de »gardien de l'ordre social«. Si la guerre dure, la révolution menace d'éclater, et la société de s'effondrer. Il faut donc agir pour qu'elle soit la plus courte possible. Cet impératif d'action constitue la deuxième mission que se donnent ces militaires. Il est particulièrement fort en France, du fait du poids de l'histoire. Plus encore qu'à la tradition napoléonienne, c'est bien à la guerre de 1870 qu'il faut ici faire référence. Le lundi 6 octobre 1873 s'ouvre, à Versailles, le Conseil de Guerre spécial mis en place pour juger le maréchal Bazaine, au regard de son action en tant que commandant en chef de l'armée du Rhin. C'est le général Séré de Rivières, connu pour son célèbre système de fortifications, qui est chargé de rédiger le rapport d'accusation³⁹. Pour lui, Bazaine est coupable, certes d'incompétence et de trahison, mais surtout – et cette idée revient très souvent dans son texte de 500 pages – d'inaction. Bazaine a dérogé, il a trahi toute une institution qui va le condamner avant tout pour ne pas s'être comporté comme aurait dû le faire un vrai soldat. Mais si les armes modernes imposaient une stratégie défensive, ou rendaient improductive toute offensive, comment échapper à la malédiction incarnée par Bazaine ?

C'est là qu'intervient la troisième mission à laquelle pensent répondre ces militaires. Nul mieux que le général Bonnal ne l'a exprimée :

»Par suite de la puissance de l'armement de l'artillerie et de l'infanterie, le front de combat est devenu inviolable sur la presque totalité de son étendue; mais un général habile saura découvrir une zone d'approche et de rassemblement favorable à l'attaque, ou bien, chez l'ennemi, un point faible qui sera, soit un saillant du front mal flanqué, soit une aile mal appuyée ou difficile à protéger⁴⁰.«

On le voit bien avec Bonnal: les progrès de la machine ne doivent pas tuer l'idéal militaire. Au contraire, le perfectionnement des armes oblige les soldats à un progrès humain encore plus grand pour surmonter le progrès technique: il appartient aux militaires de montrer que l'homme demeure supérieur aux machines qu'il invente. C'est cela que le mythe de la guerre courte permet de dessiner, un point de rendez-vous, en quelque sorte à l'heure H et au lieu L de la percée, un point de rencontre entre ces militaires de l'armée pensante et le triple impératif auquel ils pensent devoir répondre. Les militaires français d'avant 1914 se devaient d'être à la fois des hommes d'action, qui de ce fait rejetaient la défensive au profit de l'offensive, des gardiens de l'ordre social menacé par le chaos révolutionnaire, et l'incarnation de l'affirmation ontologique du maintien de la supériorité de l'homme sur la machine.

38 BARTHES, *Mythologies* (voir n. 20), p. 716–717.

39 Procès du maréchal Bazaine. Rapport complet du général DE RIVIÈRES, Paris 1874

40 Henri BONNAL, *La récente guerre sud-africaine et ses enseignements*, Paris 1903, p. 54.

